

La Marquise Poisson

MAUVAIS COTON

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 9782955565360

© La Marquise Poisson

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Préface

C'est lors d'un vide-grenier, dans un jardin public désœuvré que je trouvai, dans une caisse à peine ouverte, délaissée sous une table vermoulue, un petit porte-documents en cuir défraîchi, à moitié rongé par les rats. Il contenait une lettre adressée à l'éditeur Alfred Mame et Fils, datée de l'année où il publiait *A la gloire des Bêtes*, d'Aristide Fabre, illustré par Job, 1913 et un manuscrit comportant près d'une centaine de pages couvertes d'une plume serrée et incisive. La lecture de ses premiers paragraphes me persuada immédiatement que je tenais là « quelque chose ». Je menai de vaines recherches à la Bibliothèque et aux Archives Nationales. Ma première inclination fut de voler son autobiographie à dame Poisson et de me l'attribuer. Mais un vieux fond de morale m'empêcha de mener cette triste entreprise à son terme. C'est ainsi que je vous livre ce texte que j'ai patiemment retranscrit en n'y apportant que des modifications mineures. Comme son auteur ne lui avait, a priori, pas donné de titre, je lui en ai choisi un tiré de ses premières lignes.

Mais, tout d'abord, voici la lettre qui l'accompagnait.

Cher Monsieur Armand¹,

Je sais que je ne suis pas très bonne chrétienne et si je m'adresse à l'éditeur du Missel Quotidien des Fidèles, croyez bien que c'est pas par ironie ou provocation. Le tas de pages que vous devez avoir posé sur votre bureau pour lire cette lettre, je l'ai envoyé à deux, trois éditeurs que je tiens en estime parce que leurs livres sont bien faits, solides et de bonne taille. Je n'ai jamais eu un goût particulier pour la langue, ce qui est assez étrange au vu de ce qu'elle m'a servi. Pourtant, je pense que l'histoire que je raconte vaut le coup d'être connue. Pas par les enfants, certes. Il faut, paraît-il, préserver leurs innocences. Mais par les gens de l'ordinaire et assez jeunes pour n'avoir pas encore goûté toute de la vie même si de nombreux vieillards et de multiples vieillardes n'en connaissent même pas les saveurs, amères et sucrées à la fois. Si vous publiez ce livre, il pourra leur apprendre que le paradis terrestre, il est pas pour tout le monde, que la mistoufle est un poison qui tue à grand feu et que pour rester digne, il faut savoir ce qu'on veut et se battre pour le garder. Une peu de la vie telle qu'elle est quoi.

J'ai aujourd'hui soixante ans et me demande encore comment j'ai fait pour y arriver en entière. Le monde, lui, il va éclater, je le sens avec tous ces hommes qui ne demandent qu'à en découdre, qu'à se venger de la déculottée de 70, et leurs femmes qui n'osent pas les contredire de peur qu'ils les plantent là pour aller voir une cocotte et qui ne savent pas encore que c'est l'enfer qui les attend. Et il ne sera plus jamais comme avant. Ce monde, que j'ai bien connu, c'était celui de la liberté, de la folie, du grand

¹ Il s'agit du petit fils d'Alfred.

Bazard, du charivari, de l'absinthe, de l'opium et des lupanars. C'était un monde où Dieu était mort et où le diable ne s'en était pas encore rendu compte. C'était un monde de tous les possibles, les meilleurs comme les pires. Mon histoire, celle que je raconte, c'est aussi pour s'en souvenir, pour en garder une petite trace avant qu'il ne sombre dans la folie, dans la poussière et dans la boue. Voilà, il est temps pour moi de partir sans me retourner. J'ai eu une vie bien remplie et ces quelques feuillets sont, le sort en a décidé ainsi, mon unique descendance. Je vous les confie donc comme une mère son enfant.

Adieu².

² Une note manuscrite, sans doute de la main d'un clerc : *Retourné, mais revenu avec mention « adresse inconnue ».*

I - Paname

Mon vrai blaze, celui d'origine, c'est Antoinette Poisson, mais on m'appelait plus communément la Marquise de la Pompe ou, plus simplement, La Marquise, en souvenir de la favorite d'un roi soleil qui avait fini de briller depuis longtemps lorsque je vis le jour et aussi à cause que mes talents s'expriment pleinement quand j'ai la bouche pleine bien que je sois aussi très habile de mes mains. Il est également vrai que, depuis que les anglais ont débarqué, j'ai toujours eu la préoccupation de mon élégance, même si je n'en ai pas toujours eu les moyens. La présentation, c'est ce qui vous pose une femme. Un homme aussi, c'est vrai. J'ai été pondue à la Bourbe³ en mars 1853, d'où sans doute mon patronyme, de mère inconnue et ne parlons même pas du père, dans les faubourgs de Montreuil, là où se projette l'ombre de la ville lumière. J'ignore d'où me vient ce prénom ridicule, sans doute une religieuse qui trouvait ça joli pour une petite bâtarde abandonnée. Car j'ai été éduquée par les sœurs bénédictines du couvent de la rue de Charonne jusqu'à mes seize ans, puisque, refusant d'être placée comme boniche chez un couple de biffards⁴ vicelards, je m'enfuis en tournant définitivement le dos à la religion et à toutes ses foutringues. La mère supérieure – à qui ? A quoi ? – soit dit en passant, se piquait la ruche à l'eau de savon⁵, même qu'une fois on l'a retrouvée avachie sur un tas de patates qu'on

³ Rue malpropre

⁴ Bourgeois

⁵ Absinthe

aurait dit une pochtronne de bas-fonds. Mère supérieure qui me regardait d'un œil sévère et qui me disait « Ma fille, tu files du mauvais coton » puis retournait à ses prières pour un dieu qui lui restait sourd comme un gland. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle m'avait pas à la bonne. D'ailleurs, les sœurs, dans leur général, ne nous portaient pas en très haute estime, nous les filles de moins que rien que les cagnes⁶ leur déposaient comme des paniers de linge sale. Seule une petite novice m'avait montré un peu de sincère affection malgré qu'elle était parfois un peu horrifiée des mots qui me sortaient de la bouche. Et, c'est vrai que ma langue, elle est pas châtrée. D'ailleurs, je me suis toujours demandé d'où qu'ils venaient ces mots qu'on dit et, surtout, où ils allaient. Sœur Agnès avait un visage disgracieux comme si le côté gauche voulait se laisser tomber alors que le droit tentait une escapade vers le haut, les sourcils clairsemés et des mains tordues. J'ai un peu de peine pour les laiderons, mais pas trop. La loterie de la vie s'amuse comme elle peut et toujours à nos dépens. Sœur Agnès, elle était censée nous enseigner les rudiments de la couture, mais elle passait le plus clair de son temps le nez à la fenêtre et le regard perdu dans les nues qui auraient eu comme une dette à l'égard de sa mocheté. Plus tard, je rencontrai des gagneuses qui n'auraient rien eu à lui envier côté disgrâce divine et qui turbinaient aussi bien voire même mieux que des beautés fatales, que des châssis angéliques, comme quoi qu'il y a des pieds pour tous les souliers. Il faut dire que, en matière de galéjade, les hommes ont des idées aussi tordues que les nerfs de bœuf qui m'ont marqué le postérieur au couvent. Elle me

⁶ Policiers

disait souvent, sœur Agnès, que j'étais jolie comme un cœur et moi je ne comprenais pas vraiment ce qu'elle voulait dire vu que tous les cœurs que j'avais rencontrés jusque-là c'étaient plutôt comme des pierres rongées de salpêtre ou des morceaux de viande sanguinolents avec des tuyaux et des nerfs. D'ailleurs, à cette époque qui me semble loin comme une lune, j'avais la compagne un peu dure et des pensées ne me venaient au cerveau que dans d'extraordinaires circonstances comme la fois où sœur Agnès fût accusée d'avoir laissé de mauvaises filles se battre jusqu'au sang et que je la défendis en inventant sur le champ une histoire tellement bien ficelée que même les témoins de la scène se mirent à y croire, et que moi aussi. En d'autres occasions, j'ai remarqué que les gens finissaient souvent par accroire ce qu'ils racontaient, et même si c'étaient des menteries de première. Et puis, quand on leur fait remarquer que la ficelle est un peu grosse, c'est comme si on les avait pris tous les doigts dans le pot de la confiture et toutes les mains dans le sac de la farine. Ils préféreraient te tuer que de voir le rideau mité du théâtre de rue qui leur sert de vie se lever sur leur réalité crue et souvent cruelle. Il fait pas bon aller jeter un œil dans les coulisses. Et puis, aussi, quand vous leur dites la vérité aux gens, on dirait qu'ils en ont jamais assez, comme si votre histoire, toute vraie qu'elle soit, les laissait sur leur faim. Il n'y a que le mensonge pour leur remplir la panse de la tête.

J'aurai pu dire avec le poète que j'ai lu pas beaucoup plus tard qu'hier,

*Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage
Traversé ça et là par de brillants soleils
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils*

Même que dans le mien de jardin de l'enfance, il y avait plus de ronces et d'orties que de pivoines et de roses. Même si c'est avec les orties qu'on fait les meilleures soupes. Il faut dire que je n'en ai pas beaucoup pris soin de ce jardin-là, à cause que la grêle des coups des punitions gâtait les semis et que le gel de l'ennui durait parfois toute une année, venant tuer les fleurs jusque dans leurs racines. Et puis le poète, quand il attrapa la baude⁷, le plomb, est devenu homme et fou par la même occasion. Comme l'autre avec ses contes tellement vrais qu'on dirait que c'est moi qui les ai écrites, ses histoires. Il en est des destins ! Comme si le hasard s'amusait à relier des choses qui n'ont rien à voir, juste pour voir si on allait encore tomber dans le panneau et se donner raison d'avoir eu tort. Et moi aussi, il m'arrive d'y croire au grand livre avec nos vies écrites dedans et de me laisser penser qu' y a des raisons cachées mais justifiées à ce qui nous arrive, comme si tout effet devait obligatoirement avoir une cause, comme si qu'on était des machines et qu'en tournant ce bouton-là et qu'en abaissant ce levier-ci, ça nous ferait venir telle idée ou ça nous ferait faire tel geste et que tout ce qu'il nous arrive, et bien , c'est que quelque part, on l'a cherché et que, non mon bon monsieur, ce

⁷ Syphilis

n'est pas le hasard qui orchestre le tout ça-là qui ne peut pas être aussi bêtement vide de sens, que notre vie, elle est livrée à elle-même et pas à la flan⁸ et que moi-même, qui suis bien obligée de la vivre puisque je n'ai que celle-là, je refuse d'être fortuite sans pour autant me vouer à Dieu et à ses saints, Crénom !

À dire vrai, je n'ai que de vagues souvenirs de ces années d'enfance. Je n'ai jamais compris ce qu'on voulait de moi ni ce que je voulais en faire, de ce moi. Quand on me demandait de faire quelque chose, j'avais une fâcheuse tendance à vouloir savoir pourquoi et pour toute réponse j'avais du nerf de bœuf. Ça ne donnait pas envie. Il paraît que j'avais des capacités, mais que je ne savais en tirer que du mauvais. Il y avait ces longs couloirs, glacés l'hiver et étouffants l'été, qui nous menaient du dortoir à la chapelle, de la chapelle à la salle des travaux, de la salle des travaux au réfectoire avec, parfois, un passage par la cour où que trois marronniers rabougris nous rappelaient qu'un extérieur existait encore et que la nature aurait pu être jolie, et, le soir, de la cour au dortoir. Pour les travaux, c'était couture et empesages. Et puis j'allais oublier le cachot : un réduit infâme, tout à côté des cuisines, qui sentait l'oignon et le vomit et que les rats en avaient fait leur royaume. J'y ai passé pas mal de temps quand j'y pense. J'aurais voulu mourir pour que les bonnes sœurs, elles aient un peu de regret de m'avoir traitée moins qu'une chienne, et que même certaines pourraient en avoir du chagrin et des larmes mais,

⁸ Hasard